

## La population nerveuse d'A la Recherche du temps perdu

Frédéric Fladenmuller  
East Carolina University

Les personnages d'A la Recherche ne ressemblent à aucun autre groupe de personnages romanesques.<sup>1</sup> Ils tiennent leur valeur non d'eux mêmes, mais de cette qualité de "signe" d'une réalité inaccessible par des voies naturelles. Le portrait proustien n'est pas une fin en soi de l'oeuvre; il ouvre sur une perspective moralisante. L'oeuvre d'art, sa prédestination, est contenue dans la vie du personnage. Cette vie qui est sur-développée au point de devenir sa propre caricature, est au service de la vérité. Elle vise à "reconstruire ce qui est" quelque soit la forme de l'art. ". . . je ne fais aucune différence [remarque Proust] entre l'art élevé qui ne s'occupe pas que de l'amour, à nobles idées, et l'art immoral ou futile . . . dans tout ce qui est du caractère et des passions, des réflexes, il n'y a pas de différence; le caractère est le même pour les deux, comme les poumons et les os, et le physiologiste, pour démontrer les grandes lois de la circulation du sang, ne se soucie pas que les viscères aient été extraits du corps d'un artiste ou d'un boutiquier".<sup>2</sup> Proust évoque les formes transfiguratrices de l'art qui superposent à l'individualité humaine des caractères leur individualité esthétique et morale.

L'ensemble de la population d'A la Recherche partage avec le Narrateur une existence romanesque qui se subordonne aux impératifs inhérents à la conscience nerveuse.<sup>3</sup> Le roman n'existe pas simplement au niveau d'une histoire; c'est une histoire racontée consciemment d'un point de vue unique, mobile; l'optique "télescopique" du Narrateur, qui détermine la structure même de cette histoire. Tout dans le monde proustien converge vers la révélation d'une vérité humaine, dans les limites intangibles qui séparent la fiction réelle de la réalité romancée.

La carrière romanesque du Narrateur, par-delà la diversité et le foisonnement des caricatures sociales, est mêlée à deux types de personnages profondément dichotomiques. La population générale, à l'exception des portraits secondaires et qui ne sont pas déchiffrables psychologiquement ou qui sont inachevés, se scinde inégalement en deux catégories: les non-actifs nerveux, fortement majoritaires, qui possèdent cette qualité *sui generis* de se rattacher à la sphère caractérielle du protagoniste principal, d'autre part, les "actifs", qui sont attachés de plus près à la vie réelle et

dont la disposition psychologique les porte vers "l'action". Ils sont encore ceux dont les données du caractère s'opposent radicalement au premier type de personnages.

L'opposition des deux types a une base scientifique, qui est définie par les deux grands médecins du roman. Le docteur Cottard et le docteur du Boulbon élèvent le débat des passions de l'âme d'A la Recherche au niveau de la science. Cottard accuse du Boulbon de faire de la soi-disant "médecine littéraire" (2: 969), c'est-à-dire la pratique de la psychiatrie et de la psychologie des caractères à côté de la médecine générale. Les atteintes portés contre du Boulbon sont réfutées par ce dernier qui devient le contestataire des théories traditionnelles. Bergotte, qui s'adresse à Marcel, est le porte parole des idées nouvelles. "Comment voulez-vous que Cottard puisse vous soigner? Il a prévu la difficulté de digérer les sauces, l'embaras gastrique, mais il n'a pas prévu la lecture de Shakespeare . . ." (1: 580). Un corollaire de cette affirmation se trouve dans *Sodome et Gomorrhe* où Cottard identifie correctement la neurasthénie du curé, mais en fait simplement une forme de neuro-arthritisme dissociée de sa passion pour l'étymologie.

Abandonnant la fiction du Narrateur interposé, l'écrivain Marcel Proust est lui-même chroniqueur omniscient, qui bénéficie de sa prérogative de voyeur absolu et de juge des caractères. Charcot, l'homme réel, lègue ses pouvoirs à un personnage de roman, du Boulbon, ce qui n'échappe pas au narrateur du *Côté de Guermantes*. "Je savais certes qu'il était plutôt un spécialiste des maladies nerveuses, celui à qui Charcot avant de mourir avait prédit qu'il règnerait sur la neurologie et la psychiatrie" (2: 301).

La réduction des personnages proustiens à une typologie bipolaire, non-actifs nerveux et actifs, n'éclipse pas la complexité des caractères mais suggère leur cohérence interne. Cette complexité est encore accrue par les métamorphoses du personnage dans le temps. Le relativisme de l'observateur devient un aspect positif de la connaissance, par la multiplication des points de vue. Marcel, qui observe la mobilité de son caractère, quoique toujours "nerveux", remarque qu'il n'est pas "un seul homme" mais "le défilé d'une armée composite où il y avait des passionnés, des indifférents, des jaloux" (3: 489), c'est-à-dire un personnage intermittent et pluridimensionnel.

Le souci constant du Narrateur de légitimer les conduites sociales par le tempérament individuel, par la fréquence textuelle des allusions à deux tendances caractérielles universalise la problématique de l'écrivain nerveux. L'"activité" traduit pour le réalisme socio-culturel ce que la "non-activité" traduit pour l'idéalisme subjectif du Narrateur. La corrélation de ces deux traits psychologiques renoue avec un antithétisme

héréditaire qui oppose, à travers les générations humaines du roman, "contemplation"<sup>4</sup> et "action" comme des modes issus d'une même force psychique: l'hermaphrodisme mental d'*A la Recherche*. Il y a d'une part l'univers des êtres profondément sensibles et nerveux qui sont surreprésentés, et une frange étroite composée des êtres pour qui l'action répond à une nécessité organique, ceux qui vivent pour agir. Le type volitif n'est pas développé dans *A la Recherche*. Il est donc difficile d'en juger, sinon en distinguant les nerveux des non-nerveux, c'est-à-dire de ceux qui ne sont pas, d'évidence, nerveux.

La chronique sociale qui porte sur un groupe exclusif de la société, l'univers de la haute bourgeoisie et de la noblesse, a son origine dans une histoire des tempéraments. La régénération spontanée des caractères, le processus qui est visible dès *Jean Santeuil*, suit un principe analogique. Les nerveux s'engendrent naturellement à travers l'art et suivant un déterminisme psychologique. C'est le cas des nombreux artistes et des grandes cellules familiales d'*A la Recherche*. Les "actifs" du roman, qui sont plus isolés, se reproduisent d'une manière moins prévisible: ils ne portent pas en eux la marque du Narrateur et manquent de profondeur romanesque. Ils montrent au lecteur l'envers psychologique de la nervosité, sans que leur tempérament soit jamais tout à fait démontrable — Nous verrons par exemple que le père du narrateur est un faux-actif héréditaire — Ils font partie autant de la réalité vraie que de la fiction du roman.

Les invertis-mâles<sup>5</sup> et les invertis-femelles forment une race à part. Ils renversent la tendance originelle, normalement celle de leur sexe, pour se conformer à l'un ou à l'autre modèle. Les invertis femelles ont une personnalité plus ambivalente. L'assimilation du type "mâle" à l'activité, et du type "femelle" à la non activité, sans pour autant être fortuite est sans cesse contrariée par le non-conformisme psychologique des personnages d'*A la Recherche*. En d'autres termes le portrait psychologique manque de prévisibilité absolue. Il existera seulement des tendances qui apparaîtront en passant en revue les personnages.

La bipolarité psychologique des caractères du roman est intégrée à l'intérieur de la division de ses deux grandes familles: la famille du Narrateur et les Guermantes. Aux personnages qui évoluent dans le périmètre de ces deux pôles romanesques s'associent d'autres personnages, qui vivent dans une étroite concordance psychologique avec les premiers.

La généalogie personnelle du Narrateur contient sa propre galerie de personnages non-actifs nerveux et d'actifs sous-représentés. L'élément essentiel de cette filiation psychologique est l'assimilation romanesque du Narrateur au côté nerveux et à l'ascendance féminine de sa famille.

La généalogie psychologique du Narrateur, qui est moins documentée

que celle des Guermantes, remonte dans le roman à sa grand-mère maternelle, Mme Amédée. Celle-ci est décrite d'abord par Marcel, puis par sa mère et le docteur du Boulbon, comme l'héritière d'une race mythique: la grande "famille" des nerveux qui possède cette qualité intrinsèque de créer les oeuvres de génie. Le jugement de du Boulbon transgresse aux règles de la science pour adhérer à une profession de foi artistique. Il sanctionne la nervosité de la grand-mère comme organum de la création romanesque et artistique en général. Supportez d'être appelée une nerveuse. Vous appartenez à cette famille magnifique et lamentable qui est le sel de la terre. Tout ce que nous connaissons de grand nous vient des nerveux. Ce sont eux et non pas d'autres qui ont fondé les religions et composé les chefs-d'oeuvre . . ." (2: 305).

D'après le docteur du Boulbon, le traitement de la maladie nerveuse de la grand-mère, son "albumine mentale" (2: 303), doit être purement moral et psychologique. Du Boulbon préconise une thérapeutique psychopathologique qui, sans dénigrer les attaches physiques du mal, sert d'anesthésique provisoire à la nervosité. Elle prévient surtout contre l'idée de la maladie qui, avant le mal même, exerce une influence profonde sur le tempérament nerveux. "Allez aux Champs-Élysées, Madame, près du massif de lauriers qu'aime votre petit-fils" dit le docteur du Boulbon à la grand-mère, et il poursuit: "Le laurier vous sera salutaire. Il purifie. Après avoir exterminé le serpent Python, c'est une branche de laurier à la main qu'Appolon fit son entrée dans Delphes (. . .) ce qui a bien sa valeur en thérapeutique, comme en prophylaxie — le plus beau des antiseptiques" (2: 303).

La grand-mère représente pour la famille de Marcel ce que la duchesse Oriane de Guermantes représente pour les Guermantes. Elles sont les archétypes de deux générations psychologiques opposées entre elles par une hérédité de caractère.

La mère et la grand-mère fusionnent virtuellement en une seule présence maternelle. Elles répondent avec la même attention aux exigences de la sensibilité écorchée de Marcel, comme il apparaît dans l'épisode du coucher. "J'étais malheureux tous les soirs, dit Marcel, ce que ma mère et ma grand-mère savaient bien; mais elles m'aimaient assez pour ne pas consentir à m'épargner de la souffrance, elles voulaient m'apprendre à la dominer afin de diminuer ma sensibilité nerveuse et fortifier ma sensibilité" (1: 37).

L'unanimité de conscience de la grand-mère et de la mère, qui est saisie a posteriori dans l'aperceptivité totale du Narrateur, est ressentie d'une manière directe et profonde par le jeune Marcel, le Narrateur lui-même. Le passage final de *Sodome et Gomorrhe* culmine la série des expériences hallucinatoires où Marcel superpose à la vision actuelle de sa

mère le souvenir encore vivant de sa grand-mère. "Mais, à ce moment, contre toute attente, la porte s'ouvrit et, le coeur battant, il me sembla voir ma grand-mère devant moi, comme en une de ces apparitions que j'avais déjà eues, mais seulement en dormant. Tout cela n'était-il donc qu'un rêve? Hélas, j'étais bien réveillé" (2: 1128).

La mère, dont l'affectivité quoique nerveuse est moins développée que celle de la grand-mère est le miroir parfait pour la sensibilité de Marcel: en elle sa conscience nerveuse se découvre à elle-même en toute liberté sans crainte d'être aliénée. L'attitude tolérante de la mère permet l'éclosion de la sensibilité nerveuse jusqu'alors intériorisée.

La prédisposition nerveuse de la famille du Narrateur inclut d'autres membres dont la tante Léonie.

Tante Léonie, qui est toujours couchée dans un état incertain de chagrin et de débilité physique, est l'image même de la permanence de Combray. La conversation de tante Léonie et de Françoise, sa servante dévouée et sensible, ponctue la vie de province et donne aux événements quotidiens toute leur signification. Tante Léonie perpétue le mythe de la société provinciale, mais qui se retrouve dans une valeur constante du roman: la nervosité. Tante Léonie appartient à la nature profonde de Combray, à son climat social. Par-delà la stabilité rassurante de la réalité habituelle, l'ordre immuable des jours et des semaines à Combray, transparaissent les passions individuelles qui sont exacerbées dans le roman. "Je la retrouvais de promenade en promenade, se remémore le Narrateur, toujours dans la même situation, faisant penser à certains neurasthéniques au nombre desquels mon grand-père comptait ma tante Léonie, qui nous offrent sans changement au cours des années le spectacle des habitudes bizarres qu'ils se croient chaque fois à la veille de secouer et qu'ils gardent toujours; puis dans l'engrenage de leurs malaises et de leurs manies . . ." (1: 169).

La tendance inverse à l'inactivité nerveuse de la famille de Marcel est représentée par son père.

L'importance capitale de la figure paternelle dans la vie et l'éducation de Marcel tient au fait qu'à travers sa présence romanesque celui-ci acquiert une vision synoptique du monde: l'image du négatif de la réalité nerveuse, c'est-à-dire l'image contraire de lui-même. La psychologie "active" sert d'écran à l'émotionnalité sur-développée du jeune Marcel et à l'effusion trop violente de sa sensibilité. La froideur du père, à l'opposé de Marcel, est un aspect extérieur de sa sensibilité.

Le père, agacé par ce qu'il appelle les "sensibleries" de son fils (1: 169) ne lui reproche pas d'avoir des émotions véritables mais de s'abandonner aux moindres effusions de sa sensibilité. Le Narrateur montre qu'il cachait lui-même une sensibilité extraordinaire. Sans jamais rejoindre le

caractère foncièrement dissemblable de son père, Marcel adulte apprend à distinguer le double aspect de la vie intérieure et des rapports sociaux. Le héros du *Bildungsroman* devenu Narrateur saisira son caractère non plus dans une perspective historique individuelle mais génésique: celle d'une famille pathologique au sein de la société. "Au vrai, comme ces plantes qui se dédoublent en poussant, en regard de l'enfant sensitif que j'avais uniquement été, lui faisait face maintenant un homme opposé, plein de bon sens, de sévérité pour la sensibilité malade des autres, un homme ressemblant à ce que mes parents avaient été pour moi. Sans doute, chacun devant faire continuer en lui sa vie des siens, l'homme pondéré et railleur qui n'existait pas en moi au début avait rejoint le sensible, et il était naturel que je fusse tel, puisque mes parents avaient été ainsi" (3: 107-108).

La famille du Narrateur, ou celle des Guermantes, qui a hérité de sa part de sensibilités apparentées et contraires, est le premier modèle sur lequel s'appuie le temperament individuel d'*A la Recherche*. Le personnage-type reproduit en lui la courbe de plusieurs générations psychologiques implicites qui se sont succédées avant le roman. A la chronique des familles nerveuses et des familles "actives" se greffe le récit secondaire des influences multiples et externes qui marqueront le tempérament du héros central. A côté de la vie de famille, la vie sentimentale de Marcel reflète une même proportion naturelle de non-actifs nerveux et d'actifs. Cet univers extérieur à la vie familiale complètera son apprentissage psychologique.

La tendance naturelle qui porterait à croire que le héros nerveux proustien recherche la compagnie d'autres nerveux pour former une union harmonique avec eux, est sans cesse démentie par la réalité romanesque. Il se trouve souvent que le non-actif nerveux est porté vers la vertu compensatrice de l'actif ou du pseudo-actif. Cette marque du caractère explique le comportement de Marcel à l'égard de Gilberte Swann, de la duchesse Oriane de Guermantes ou d'Albertine Simonet, mais il justifie aussi l'échec à long terme de ces relations successives.

Albertine de tous les personnages d'*A la Recherche* est un être de fuite, que Marcel veut toujours saisir et qui reste toujours insaisissable. Albertine, au contraire d'Oriane de Guermantes et plus foncièrement que Gilberte a une personnalité changeante. Elle passe sans intermède d'un état psychologique à un autre. La qualité "fragmentée" des yeux d'Albertine est l'un des signes extérieurs de son instabilité caractérielle et de sa nervosité. "Car, comme beaucoup de personnes nerveuses, commente le Narrateur, la nervosité des autres, trop semblable sans doute à la sienne, l'horripilait" (3: 849).

Albertine personnifie véritablement la réalité du monde d'*A la*

*Recherche*: les êtres et les choses qui ne sont perçus que dans la relation variable d'un regardant et d'un regardé. L'expérience des clochers de Martinville et de Vieuxvicq est transposable à la connaissance de l'humanité. "Pour comprendre les émotions qu'ils donnent et que d'autres êtres même plus beaux ne donnent pas, dit le Narrateur en parlant des êtres comme Albertine, il faut calculer qu'ils sont non pas immobiles, mais en mouvement, et ajouter à leur personne un signe correspondant à ce qu'en physique est le signe qui signifie vitesse" (3: 92).

Le cas de Swann et de Marcel est un exemple unique des vies parallèles d'*A la Recherche*. La convergence esthétique des deux personnages est en partie due à une forte parenté psychologique (1: 193). Swann appartient à une famille pathologique d'influence fortement féminine. Son neuro-arthritisme (1: 527) est une forme héréditaire de la maladie dont souffrait sa mère. "La maladie de Swann, précise le Narrateur, était celle qui avait emporté sa mère et dont elle avait été atteinte précisément à l'âge qu'il avait. Nos existences sont en réalité, par l'hérédité, aussi pleine de chiffres cabalistiques, de sorts jetés, que s'il y avait vraiment des sorcières. Et comme il y a une certaine durée de la vie pour l'humanité en général, il y en a pour les familles en particulier, c'est-à-dire dans les familles, pour les membres qui se ressemblent" (22: 578-579).

Marcel, qui est invité à dîner chez la duchesse Oriane de Guermantes, utilise ses dons de mémorialiste et de commentateur social pour faire une analyse pénétrante de ce milieu qui remonte à une tradition immémoriale. Le thème principal de l'épisode du *Côté de Guermantes* est la description de "l'esprit des Guermantes" ou, plus mystérieusement, de "génie de la famille", le génie particulier qui explique les caractéristiques et les idiosyncrasies particulières des membres de la dynastie. Marcel remarque surtout la persistance à travers le passé d'une vie des Guermantes. Le côté ésotérique de cette famille, qui est aux dires du Narrateur plus noble que la "Maison de France" (2: 1089) est justement la transmission héréditaire, particulièrement chez les individus mâles, d'états psychopathologiques. "Et c'est sans doute, pour une part, l'intérêt qu'offrait à mes yeux l'illustration de ces familles, qu'on peut en partant d'aujourd'hui les suivre en remontant degré par degré jusque bien au-delà du XIV<sup>e</sup> siècle et retrouver les Mémoires et les correspondances de tous les ascendants de M. de Charlus, du prince d'Agrigente, de la princesse de Parme, dans un passé où une nuit impénétrable couvrirait les origines d'une famille bourgeoise et où nous distinguons, sous la projection lumineuse et rétrospective d'un nom, l'origine et la persistance de certaines caractéristiques nerveuses, de certains vices, des désordres de tels ou tels Guermantes" (2: 542).

Oriane a déjà perdu, dans l'idéal de Marcel, son statut de personnage

mythique. Oriane qui était d'abord pour Marcel une "fée" Mélusine, son pouvoir d'enchantement est dissipé par le temps. Charlus retrouve à son tour, dans l'imagination de Marcel, sa véritable identité. Démystifié, son tempérament valorise sa dimension réelle. Il est "sensitif, nerveux, hystérique" (3: 317) mais ces traits forment ensemble un être composite qui pour le Narrateur ajoutent à la poésie du personnage. Charlus personifie l'art nerveux, un art comme style de vie et une manière d'être. Son inversion est elle-même le produit de son déséquilibre psychopathologique et de l'influence profonde d'une sensibilité féminine, celle de sa mère. "M. de Charlus n'était en somme, qu'un Guermantes. Mais il avait suffi que la nature déséquilibrât suffisamment en lui le système nerveux pour qu'au lieu d'une femme, comme eût fait son frère le duc, il préférât un berger de Virgile ou un élève de Platon, et aussitôt des qualités inconnues au duc de Guermantes, et souvent liées à déséquilibre, avaient fait de M. de Charlus un pianiste délicieux, un peintre amateur qui n'était pas sans goût, un éloquent discoureur. Le style rapide, anxieux, charmant avec lequel M. de Charlus jouait le morceau schumannesque de la sonate de Fauré, qui aurait dû discerner que ce style avait son correspondant — on n'ose dire sa cause — dans les déficiences nerveuses de M. de Charlus" (2: 953).

La généalogie des Guermantes et la généalogie de la famille de Marcel supposent une généalogie "païenne", composée de la famille des invertis — névropathes, sur laquelle se fondera la tendance héréditaire. Cette tendance forme l'ensemble de départ d'où vont s'extraire les séries homosexuelles représentés notamment par Charlus et Albertine, et qui à leur tour déboucheront dans un univers transsexuel.

L'univers proustien construit sur cette formule se manifeste en un champ de tensions à l'intérieur duquel les actants interagissent de manière positive ou négative suivant les composantes de leur caractère. Le Narrateur qui fait fonction d'historien politique amorce une théorie du caractère national mais qui ne s'identifie plus directement aux sous-groupes que représentent l'activité ou la non-activité nerveuse. "Et sans doute mes querelles avec Françoise, avec Albertine, n'avaient été que des querelles particulières, n'intéressent que la vie de cette petite cellule spirituelle qu'est un être. Mais, de même qu'il est des corps d'animaux, des corps humains, c'est-à-dire des assemblages de cellules — de même il existe d'énormes entassements organisés d'individus qu'on appelle nations. Leur vie ne fait que répéter en les amplifiant la vie des cellules composantes. . . . Mais s'il est maître de la psychologie des individus, alors ces masses colossales d'individus conglomérés s'affrontant l'un l'autre prendront à ses yeux une beauté plus puissante que la lutte naissant seulement du conflit de deux caractères" (3: 771). Il existe dans *A la Recherche*

le présentiment d'une sociologie nerveuse, une vision globale de la société comme extension idéale des individus psychologiques qui y appartiennent. M. Proust lui-même ne poussera jamais à fond cette idée qui reprend en l'adaptant reproduit la phylogenèse.<sup>6</sup> Ce principe est conforme au fait proustien que chaque être contient en lui-même l'évolution, l'unité de la vie. Il justifie aussi l'hermaphroditisme originel d'*A la Recherche* comme concept de base d'une génétique des populations. Ce serait le correspondant romanesque de ce que l'on appelle en biologie le "pool génétique". D'après M. Proust, le caractère est une donnée invariable de l'histoire des nations et une donnée particulière, et non moins essentielle, de l'histoire individuelle.

## ● NOTES

<sup>1</sup> Tout concourt à penser que les années 1904-1905 ont eu un retentissement profond dans la carrière littéraire de M. Proust. De par l'acquisition de connaissances en neuropathologie pendant une période critique de sa vie, lui venant même de son père dont les travaux s'orientèrent d'abord vers la science du système nerveux (Dr. A. Proust, G. Ballet. *Le Traitement de la neurasthénie*), Proust était prédisposé à faire de la nervosité la matière de son "livre intérieur". Outre le Dr. Merklen, qui avait diagnostiqué en 1904 que son asthme était devenu une habitude nerveuse (*lettre de Marcel Proust à Bibesco*, 195-196), M. Proust a consulté le Dr. Déjerine, spécialiste des *Maladies mentales et nerveuses* (*Corr.*, 1904, 389). Il se réfère aussi dans sa correspondance à l'ouvrage du Dr. Dubois intitulé *les Psychonévrosés et leur traitement moral* (*Corr.*, 1904, 281), à un article du *Figaro* paru le 23 septembre 1904 sous le titre "Neurasthénie" par Henry Goujon (*Corr.*, 1904, 288) et, d'une manière régulière, à l'ouvrage d'Edouard Brissaud intitulé *L'Hygiène des asthmatiques* (*Corr.*, 1904, 397).

En 1905, quelques mois après la mort de sa mère, l'ébranlement nerveux de Marcel Proust est tel qu'il doit entrer dans une clinique à Boulogne-sur-Seine. Les années difficiles de la vie de M. Proust coïncident aussi avec le renouvellement en France de l'intérêt pour l'analyse des caractères sous une forme plus méthodique, la psychologie différentielle; qui s'est peu à peu dégagée sous le nom de caractérologie.

Préparée par les travaux de l'école française de psychologie, cette science prenait conscience d'elle-même avec les travaux de Paulhan (*Les Caractères*, 1894), de Fouillde (*Tempérament et caractère*, 1895), de Th. Ribot (*La Psychologie des sentiments*, 1896) et de Malapert (*Les Eléments du caractère et leurs lois de combinaison*, 1897). La psychologie allemande poursuivait les mêmes objectifs par des voies séparées: Wundt reprenait l'interprétation classique

des tempéraments de Galien sur de nouvelles bases, tandis que deux principaux disciples et dissidents de Freud, Adler (*Über den nervösen Charakter*, 1912) et Jung, créaient l'Individualpsychologie.

Ces travaux furent intégrés dans une tentative plus large et systématique, poursuivie aux Pays-Bas par l'école de Groningue, de 1908 à 1915, avec Heymans et Wiersma. L'instrument de la caractérologie était créé. René Le Senne l'enrichit d'une interprétation psychodialectique dans son *Traité de Caractérologie* de 1945 et le *Précis d'Idiologie*, publié dans la 9<sup>ème</sup> édition du *Traité*, en 1979. L'application méthodique des résultats obtenus par la caractérologie a fourni la matière à de nombreuses recherches. Sur ces principes typologiques se sont réunis les collaborateurs de la collection "Caractères", qui paraît aux Presses Universitaires de France depuis 1950 et la revue *La Caractérologie*. Parmi ces études il faut citer le *Traité pratique d'analyse du caractère* de Gaston Berger d'abord paru en 1950 et qui complète l'ouvrage de Le Senne, et des applications directes à la littérature: Caille (*Caractères et Ecritures*, 1963), Jerphagnon (*Le Caractère de Pascal*, 1962), Leleu (*Les Journaux intimes*, 1952) Mesnard (*Le cas Diderot*, 1952).

<sup>2</sup> Proust, M. *A la Recherche du temps perdu*. Edition établie et annotée par Pierre Clarac et André Ferré; préface d'André Maurois; Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Gallimard, 3 vol. 1953.

<sup>3</sup> Deux articles du même auteur, "Le Vocabulaire nerveux d'*A la Recherche du temps perdu*" et "Le Nerveux narrateur d'*A la Recherche du temps perdu*" ont été publiés dans le *Bulletin d'Informations Proustiennes*, au C.N.R.S. (E.N.S., No. 15: 53-64; et No. 17: 35-42).

<sup>4</sup> Comme le contemplateur Schopenhauerien, l'être proustien assimile la nature en lui-même au point de la ressentir comme un accident de sa propre substance. Ce n'est pas la raison qui se sert de la passion, mais la passion du nerveux qui se sert de la raison pour arriver à ses propres fins.

<sup>5</sup> M. Proust utilise le vocable "inversion" 16 fois dans la RTP, et "inverti" ainsi que ses variantes "invertie" et "invertis" 42 fois, surtout dans *Sodome et Gomorrhe*. D'après *Le Vocabulaire de Proust*, 3 volumes, Slatkine Champion, Genève-Paris, 1983. Cette question se rattache à celle de l'hermaphroditisme de la RTP: la qualité propre à l'inversion dans l'oeuvre réside dans un aveu flagrant de la subjectivité. L'autre sert de modèle à l'expression d'un hermaphroditisme mental comme synthèse des contraires. Ce qui est découvert dans l'homosexualité est une forme de pensée où s'entrelacent univers biologique et univers mental. Pour Proust le nerveux est l'inverti pur.

<sup>6</sup> L'idée du moi "polypier" annonce malgré tout chez Proust le principe d'une réalité biologique de l'individu en perpétuelle transformation qualitative. Au lieu que le moi soit le génotype essentiel, c'est le système épigénétique ou la pluralité des moi, par extension le moi universel.

## ● OEUVRES CITÉES

- Adler, Alfred. *Le Tempérament nerveux*. Tr. de l'allemand. Paris: Petite Bibliothèque Payot, 1976.
- Auerbach, Erich. *Mimesis*. Princeton: Princeton University Press, 1974.
- Brée, Germaine. *The World of Marcel Proust*. Riverside Studies in Literature. Boston: Houghton Mifflin Company, 1966.
- Berger, Gaston. *Traité pratique d'analyse du caractère*. Paris: P.U.F., 1974.
- Brombert, Victor. "De 'Novembre' à 'L'éducation': communications et voie publique". *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, No. 4-5 (juillet/octobre 1981): 563-572.
- Booth, Wayne C. *The Rhetoric of Fiction*. Chicago: The University of Chicago Press, 1961.
- Dällenbach, Lucien. *Le Récit spéculaire*. Paris: Seuil, 1977.
- Deleuze, Gilles. *Proust et les signes*. Paris: P.U.F., 1964.
- Foucault, Michel. *Histoire de la folie*. Paris: Plon, 1961.
- Genette, Gérard. "Proust et le langage indirect." *Figure II*. Paris: Ed. du Seuil, 1969: 233-294.
- Haeckel, Ernst. *The History of Creation*. 2 vols. New York: D. Appleton and Co., 1880.
- Husserl, Edmund. *The Phenomenology of Internal Time — Consciousness*. Translated by James S. Churchill. Bloomington and London: Indiana University Press, 1964.
- Iser, Wolfgang. *The Act of Reading*. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press, 1978.
- Le Senne, René. *Traité de caractérologie suivi de Précis d'idtologie*. Paris: P.U.F., 1979.
- Merleau-Ponty, Maurice. *Phénoménologie de la perception*. Paris: Gallimard, 1945.
- Proust, Marcel. *A la Recherche du temps perdu*. Pierre Clarac et André Ferré. Préf. André Maurois; Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Gallimard, 1953.
- . *Contre Sainte-Beuve, précédé de Pastiches et mélanges et suivi de Essais et articles*; Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Gallimard, 1 vol., 1971.
- . *Jean Santeuil, précédé de Les Plaisirs et les jours*. Ed. Pierre Clarac avec la collaboration d'Yves Sandre; Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Gallimard, 1971.
- Schopenhauer, Arthur. *The World as Will and Representation*. Translated from the German by E.F.J. Paybe. 2 vols. Vol. I, New York: Dover Publications Inc., 1969.

## The Truth About Language? — It's All Lies: Ingeborg Bachmann's "Ein Wildermuth"

Frank Pilipp  
Lynchburg College

In her lectures on poetics Ingeborg Bachmann repeatedly deplores the arbitrariness and questionable nature of human existence—an existence that consists of unconnected realities and contradictory values at the center of which we find ourselves. Underlying this conception is Bachmann's thesis of the rupture between "Ich und Sprache und Ding" (FV 188), the discrepancy between (subjective) human perception and expression and (objective) external reality.<sup>1</sup> Bachmann's phenomenological approach is akin to that of the Austrian philosopher Wittgenstein, who equates the limits of human perception with the limits of language. Language, Bachmann agrees with Wittgenstein, is incapable of expressing anything external to its system and is therefore merely tautological and self-referential (LW 16).<sup>2</sup> While the language issue as well as the importance of Wittgenstein are commonly recognized as central problematics in Bachmann's writings,<sup>3</sup> critics have neglected to investigate their further implications with regard to consciousness, intellect, and human values.

Several of Bachmann's fictional protagonists epitomize the impossibility of positioning themselves "außerhalb der Welt" in order to formulate "Sätze über die Sätze der Welt" and must recognize that the transcendental signified, an ultimate truth, remains a fiction.<sup>4</sup> Therefore their desperate attempts at transgressing man's linguistic capabilities, "die Grenzen ... , die uns gesetzt sind" (DW 276), prove futile. In the title story of the collection *Das dreißigste Jahr* the protagonist increases his intellectual capacity to the degree that he is on the verge of breaking through all human confines, of gaining access to an ultimate truth, to that transcendental signifier which would account for the "Logik, ... an die die Welt gehängt ist" (DJ 108). However, his brainstorm implodes in short circuit and his thoughts are forced to unwind. He is thrown, or referred back onto himself and the world of linguistic tautologies, of half-truths and pseudo-values. In Bachmann's prose the word 'truth' is always used in a Derridean sense, under erasure as it were, since it is inadequate yet necessary. Inadequate because truth is defined negatively, through its absence,